



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N.º 25.

Blouse en mousseline, Coiffure de l'invention de M. Bouchereau associé de M. Michalon.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 25; PAIN-PARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

Vois, ma bonne sœur, les beaux fruits, les jolies fleurs que je viens de cueillir pour toi, et que je t'apporte dans ce panier..... Eh quoi! encore un livre à la main?..... et sans doute un livre de morale ou d'histoire!..... Mais, à te voir ainsi, sans cesse occupée de lectures sérieuses, on pourrait croire que, renonçant aux plaisirs de la société, tu te disposes à devenir tout-à-fait philosophe. Encore si l'on te voyait parcourir les brochures ou les romans du jour?..... Mais non!..... je te trouve souvent entourée d'in-folio, dont la vue seule me fait trembler..... Ma docte Émilie, malgré toute mon étourderie, veux-tu me faire l'honneur de raisonner un instant avec moi? Dis-moi, de grâce, à quels



lecteurs l'histoire convient-elle? Auxquels offre-t-elle des leçons? A un très-petit nombre d'hommes; aux princes, aux généraux, aux gouvernans; car, dieu merci, l'histoire ne parle guère que de ces grands personnages, de ces héros qui, pour la plupart, je leur en demande bien pardon, ont été d'assez mauvais sujets, sous des rapports de mœurs et de vertus privées. — Un roman est plus à la portée de nous autres gens vulgaires, il doit être aussi plus intéressant pour nous: (je ne parle ici que de ceux qui ne peuvent en rien blesser les mœurs, outrager la décence).

Ce sont nos cœurs, nos passions, c'est nous-mêmes que nous y retrouvons; la morale usuelle y est mise en action: on nous fait connaître nos maladies, on nous en indique les remèdes; il ne tient qu'à nous de les prendre et de nous les appliquer.

Que trouve-t-on dans les histoires? des sièges, des assauts, des batailles, des retraites, des traités de paix, des alliances solennelles; et puis c'est à recommencer avec une monotonie insoutenable: les grands incidens, ceux qui y répandent un peu de variété et d'intérêt, ce sont les révolutions, les proscriptions, les conjurations, les assassinats, les empoisonnemens, les massacres de vingt à trente mille hommes à la fois, etc.; car pour ces petites affaires où il n'en pérît que deux à trois cents, on ne se donne pas seulement la peine d'en parler. Trouves-tu tout cela fort récréatif? et en lisant ces amas d'horreurs et de cruautés, ne t'est-il jamais arrivé de rougir et d'être indignée de faire partie de la race humaine?... ne vaut-il pas cent fois mieux donner de douces larmes aux malheurs imaginaires de deux amans ou de deux amis que le sort a désunis? s'intéresser à leur position, s'affliger avec eux de la dureté des hommes, des injustices de la fortune, et lorsque tous les obstacles sont enfin surmontés, jouir délicieusement du plaisir de les voir réunis: du moins, s'il s'y trouve par-ci par-là quelque duel, quelque meurtre, c'est presque toujours un coupable qu'un bon romancier a soin de faire périr, et cela console de l'accident.

Ma chère Aglaé, j'admire avec quelle vivacité tu me débites depuis un quart-d'heure un discours fort éloquent sans doute, mais qui se trouvait hors de propos dans cet instant: je venais de quitter une lecture qui m'avait en effet portée à

faire de sérieuses réflexions ; mais elles pourraient me conduire à devenir misanthrope plutôt que philosophe. Mon amie, tu me vois révoltée contre l'injustice et la méchanceté des hommes ; non-seulement depuis des siècles ils ont médité de nous dans leurs beaux traités de morale , à commencer depuis l'âpre MONTAIGNE qui n'a cessé de nous injurier dans ses inimitables et souvent grossières naïvetés , jusqu'au doux-cereux CHAMFORT qui , sur le ton du madrigal , persifle sans cesse notre caractère et nos goûts. Mais ne voilà-t-il pas que nos auteurs du siècle s'avisent aussi de nous tourner en ridicule , de nous attaquer sur ce que nous avons de plus cher , la mode , cette divinité que nous encensoons chaque jour sous mille formes différentes. — Ces jolies blouses dont nous rafollons depuis plus de deux grands mois , ce qui déjà prouverait qu'il y a une amélioration sensible dans la constance de nos goûts , ces jolies blouses viennent d'être mises en scène sur un de nos théâtres... Il est vrai , et je suis forcée d'en convenir , que ces blouses si modestes ont fourni un cadre ingénieux où MM. ont pu déployer l'esprit et la grâce qu'on retrouve toujours dans leurs jolis vaudevilles ; et qu'en nous rappelant que

L'ardeur de se montrer , et non pas de médire ,
Arma la vérité du vers de la satire ,

nous devons leur pardonner en faveur des charmans couplets dont cette petite pièce fourmille. Du reste , ces critiques eux-mêmes ont été forcés de rendre hommage à la simplicité et à la décence de ce costume : mais s'ils t'avaient vue aujourd'hui , ma chère Aglaé , s'ils avaient pu admirer en détail l'effet que produisent ces jolies broderies disposées avec goût autour du corsage de ta blouse , s'ils avaient pu remarquer cette belle mousseline qui se drape naturellement autour d'une taille gracieuse , et dont les plis onduleux ne sont fixés que par une bande de cuir fermée par deux petits boutons en acier ; s'ils avaient vu combien tu es jolie avec cette simple coiffure en cheveux , dont quelques mèches plates , qui viennent se rattacher sous un peigne d'acier , forment toute la grâce : ah ! s'ils t'avaient aperçue un instant , lorsque la première tu parus avec cette mise nouvelle , adieu leur vaudeville , adieu leur caricature ; ou du moins si les auteurs avaient eu l'idée de

mettre en scène ce joli costume, ils l'auraient présenté sous un jour plus favorable; peut-être même alors eussent-ils changé le titre de leur pièce, et ainsi qu'on voyait autrefois l'Académie Royale de Musique annoncer LE TRIOMPHE DE TRAJAN, on aurait lu sur l'affiche du Théâtre des Variétés, TRIOMPHE DES BLOUSES.

On porte beaucoup de chapeaux en paille de riz, coupés en demi-Paméla : on en a vu plusieurs ornés d'une seule branche de jasmin, venant se terminer par une grosse rose sur le bord de sa passe. Sur d'autres, on voit des marabouts qui sont fixés sur le côté par un bouquet d'épis. — Les chapeaux de gaze les plus nouveaux sont en gaze marbrée, serin et macassa, rose et puce, etc.

Nous avons vu des pélerines d'un genre assez distingué; elles sont à triple collet, et garnies d'une espèce de frange en chenille; elle se font en tulle ou d'un tissu de soie qui se rapproche un peu du tricot de Berlin.

Il est impossible de décrire aucune mode pour la façon des robes. La fureur des blouses laisse sans doute aux couturières le tems de méditer quelques formes nouvelles. En attendant, le seul changement que nous ayons pu remarquer dans les blouses, c'est que les plis du jupon sont moins nombreux sur le devant. Nous pourrions cependant citer une robe de perkale sur laquelle un jeune oisif s'est amusé à compter trois cents crevés disposés en guirlande. Telle jolie que pouvait être cette garniture, il paraît qu'elle ne produisit qu'un très-mauvais effet sur l'individu qui l'avait si bien observée; car il se récria sur l'irréflexion des hommes qui pouvaient se résoudre à chercher à s'établir dans un moment où les femmes portaient pour négligé des robes dont la façon seule excédait le prix d'une pièce . . . d'excellent Chambertin. . .

VOULEZ-VOUS éprouver une sensation nouvelle, un sentiment d'admiration, allez voir le *Diorama*; deux tableaux font toute la richesse de cette nouvelle exposition. Je ne m'arrêterai point à décrire le procédé par lequel on les fait paraître l'un après l'autre à vos yeux.

J'arrivai au moment où la cathédrale de Cantorbéry était livrée à la curiosité publique, et je me crus transportée dans

la Grande-Bretagne : rien n'est oublié dans ce beau monument de la plus ancienne ville d'Angleterre ; rien n'y est froid , et cependant il n'y a pas d'action , et il n'y règne que la seule solennité du lieu. Les dégradations causées par le tems impriment une mélancolie profonde ; cette architecture si belle a suivi les lois du terrible maître , et quelques pierres , échappées des colonnes et de leurs ornemens , semblent vous dire tout se détruit , hommes ; malgré votre talent , votre imagination créatrice vous ne pouvez échapper au tems. Mr. Bouton n'a rien négligé dans cette vaste composition : les vitraux et leurs peintures sont d'une fidélité remarquable. L'œil se fixe sur un tombeau à droite , au-dessus duquel est suspendu quelque chose qu'on distingue à peine : l'éloignement où vous êtes de cet objet vous empêche de le saisir assez pour voir que c'est le tombeau du prince Noir , et que son armure est demeurée là pour attester sa vaillance. On ne peut donner l'idée de la supériorité avec laquelle ce vaste édifice est représenté : cette peinture est à la fois riche de pensées , d'exécution et de sentiment ; rien n'y est inutile , et tout y fait épisode ; on serait tenté d'éveiller les ouvriers qui dorment sur les vastes dalles de marbre noir qu'ils réparent ; on craint pour eux cette humidité qui semble découler des murs de l'édifice , et dont la voûte est demeurée tachée. Mais passons au second tableau , qui est dû à Mr. Dauguerre. C'est un paysage suisse d'une vérité et d'une fraîcheur surprenantes : les eaux y coulent , s'y nuancent par les nuages ou par les rayons du soleil ; on marche dans les sentiers qui s'ouvrent devant vous , on voudrait s'arrêter dans le chalet hospitalier qui est sur le premier plan ; c'est la vie répandue sur la toile. Il n'y a que les moutons qu'on entend point bêler , et que le peintre a su placer dans un éloignement assez grand pour qu'on ne lui demande pas compte de leur silence. Tout est spirituel , gracieux et rempli de talent dans le dernier tableau qu'on voit au *Diorama* , et tout est grand , fortement pensé dans le premier. Cette exposition fait tellement époque dans ce siècle blasé , qu'on ne s'aborde plus maintenant dans la bonne compagnie sans se demander : avez-vous vu le *Diorama*... allez voir le *Diorama*.

Mlle. FURET.

THÉÂTRES.

OPÉRA-COMIQUE. — *Nadir et Selim ou les Deux Artistes* ont paru sur ce théâtre : malgré le charme de la voix de *Ponchard*, qui remplissait le rôle de Nadir et la délicieuse musique de *Romagnesi*, dont cet opéra-comique est le premier ouvrage dramatique, ce nouveau météore musical ne brillera que d'un pâle éclat à l'instar du *Paradis de Mahomet et du Pavillon des fleurs*. On peut même affirmer que les charmantes romances dont cet opéra fourmille, et quelques morceaux de chans rapporteront plus à leur auteur, que l'ouvrage entier ne produira à l'administration qui, pour cette fois, a sagement agi en ne faisant qu'une *bien légère dépense* pour les décors et les costumes.

Les paroles du poëme sont de M. Justin ; nous regrettons de ne pouvoir en dire autant de bien que de la musique : mais c'est impossible ; cependant il a eu le loisir de corriger son ouvrage resté sept ans dans les cartons, et de s'apercevoir que la gaité qu'il a voulu répandre dans le rôle de l'eunuque est bien fade ; il aurait dû sentir également qu'un *nabad* n'a point de *maestro di capella*. Ce mot, loin de faire rire, est fort déplacé dans la bouche de Nadir.

M. *Ponchard* a joué avec grâce et a chanté parfaitement sa romance du deuxième acte. Alexis, par la pureté de sa diction et de son chant, s'est montré digne de remplir le rôle d'ami du musicien Nadir, qu'il a on ne peut mieux secondé. Les efforts de ces deux amis n'ont pu cependant rendre la pièce meilleure.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Les Eaux du Mont d'Or* ont des sources si faibles, que leur cours ne sera pas de longue durée, quoique le nom de *Scribe* se trouve parmi ceux des auteurs de ce vaudeville. Le jeu de Mme. Grévedon, qui y minaude la petite maîtresse avec autant de grâce que de talent, a servi beaucoup à assurer le succès de cet ouvrage dont le fond, imité de tant d'autres pièces, offre un amant modeste et tendre, déguisé en médecin pour se rapprocher de sa belle, et qui finit par l'obtenir, tandis que M. *Quinze-Seize*, fat en blouse, son rival, est éconduit, quoiqu'il soit protégé par le père. Comme dans toutes les pièces de ce genre, les personnages se réunissent au même lieu par enchantement ; quelques

couplets heureux, et des saillies remplies de finesses et de gaieté distinguent cet ouvrage, dont on peut faire la critique en trois mots, *mauvais, bon et faible*; désignant ainsi le commencement, le milieu et la fin.

TIVOLI.

UN ancien major de cavalerie habitait ses terres depuis la paix; une affaire importante l'amena à Paris; il se fit accompagner d'une jeune et jolie nièce qui, pour la première fois, voyait la capitale: ce couple voyageur se promenait mardi dernier dans les riants bosquets de Tivoli. — Ma foi, disait le major, j'avais souvent entendu vanter ce beau jardin, mais j'étais loin d'en deviner tous les charmes; Tivoli est un lieu de délices qui réalise les prestiges de la fable. La jolie nièce partageait l'admiration du major et portait avidement ses regards sur les sites les plus remarquables. L'un et l'autre étaient plus émerveillés que le furent les compagnons de Renaud à leur entrée dans les bosquets d'Arvide.

Insensiblement le jour disparut et la lumière fut remplacée par une brillante illumination: l'aspect multiplié des verres de couleurs, ajouta à l'étonnement de nos voyageurs; cependant, la jeune fille remarque que la symétrie des lampions arrangés en voûte basse sur les principales allées, avait le double défaut de fatiguer la vue et de rendre les dimensions mesquines; il me semble, dit-elle, que si ces innombrables lumières s'entremêlaient irrégulièrement aux feuillages des bosquets et des allées, elles répandraient une clarté plus douce et produiraient un effet plus magique.

En se communiquant ainsi leurs réflexions, le major et sa nièce visitent l'escamoteur, le funambule, les grotesques, les chanteurs italiens, la fantasmagorie, l'ermitage et son devin, les montagnes, enfin ils arrivent au lieu disposé pour les pantomimes et les jeux pyrotechniques. Les Turcs et les Grecs s'apprentent au combat: le signal est donné; l'attaque commence, les batteries de carton font un feu terrible; les balles sifflent; les boulets enflammés se croisent, se multiplient; les bombes éclatent de tous côtés; les spectateurs sont en mouvement; les assiégés, les assaillans font frémir tour à tour de terreur et de pitié; le feu redouble; le fort est emporté; la mine s'enflamme; les débris des murailles et les mannequins sanglans s'élancent dans les airs; les morceaux de pa-

piers enflammés retombent sur les chapeaux et les voiles; les enfans pleurent; les dames jettent de grands cris; les cris sont obligés en pareilles occasion; la jolie femme crie pour attirer les regards; la laide pour se rendre intéressante; la jeune pour paraître timide et la vieille pour faire remarquer sa parure. Le major était fort aise de retrouver dans un lieu consacré aux plaisirs, l'image de ses nobles exploits; mille glorieux souvenirs se reveillaient en lui et chatouillaient son cœur; sa nièce ne criait pas, ne craignait pas, et se livrait tranquillement aux charmes de ce spectacle nouveau pour elle; seulement elle se plaignait de voir la scène troublée par le mouvement confus des spectateurs qui se levaient et s'assayaient tour à tour. Les cris à *bas le chapeau*, *assis*, *assis*, répétés de tous côtés se mêlent au bruit des détonnations; le tumulte redouble; on ne voit plus la scène; on n'entend plus qu'un bruit horrible qui fatigue les oreilles.

Le major disait rien n'est parfait dans ce monde, il faut bien que quelques désagrémens se mêlent aux plaisirs; toutefois, si j'exerçais sur l'administration de Tivoli la même influence que sur l'état-major de mon régiment, je ferais disposer la pente du terrain et l'élévation de la scène, de manière que chaque spectateur pût, sans quitter sa chaise, satisfaire librement sa curiosité. — Mon oncle, dit la jeune fille, ne feriez-vous pas aussi remplacer, par un rideau d'avant-scène, ce ridicule paravent qui laisse apercevoir les lances et les glaives de fer-blanc de ces nombreux invalides qui s'exercent à jouer sous leurs habits de grecs et de turcs. — Oui, ma nièce, ta remarque est juste. — Mon oncle, ne recommanderiez-vous pas à l'escamoteur de varier le style de son exorde, qui tend à nous assurer qu'il n'est pas sorcier; ne vaudrait-il pas mieux qu'il s'efforce de nous faire croire le contraire par son adresse. — Tu as raison; je voudrais aussi, dit le major, qui s'apercevait qu'une foule nombreuse les entourait, trouver le moyen d'écarter cette volée de jeunes et vieux étourdis qui papillonnent autour des dames et les examinent avec effronterie; la nièce rougit; je voudrais. — Mais tout ceci ne regarde pas l'administration. Ma nièce, il est onze heures et demie, prenez mon bras, quittons Tivoli et ne manquons pas d'y revenir.

Imprimerie de DODEX-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.